

# VOUS AVEZ DIT «ÂGES DE LA VIE»? POURSUIVRE ET OUVRIR

Noël Barbe et Emmanuelle Jallon

«(Lire en commençant par la dernière ligne)

Je vis, j'ai vécu  
Je sors et j'éteins  
J'entre et j'allume  
Lampe électrique et va-et-vient  
LA VIE  
Hier aujourd'hui demain  
Bonjour grand-père  
Bonjour monsieur  
Bonjour bébé»

(Albert-Birot 2000 : 29)

Les journées d'étude *Vous avez dit âges de la vie?* s'ancrent dans une demande et une réponse situées. La demande est celle de l'équipe d'un musée relevant de la catégorie «musée d'arts et traditions populaires» s'interrogeant sur la rénovation d'une salle d'exposition portant sur un thème classique en son domaine, celui des «âges de la vie», se proposant la réalisation d'une exposition temporaire sur le même sujet. Cette demande est adressée à un service de l'État habitué à mobiliser des travaux de recherche, à les constituer comme points d'appui de projets culturels. Une telle situation, d'une certaine manière, borne nos réflexions autour de trois points qui ne sont pas propres, sans doute, au seul musée Albert et Félicie Demard.

## 1. Trou et types / Expérience et individuation

1. Le premier d'entre eux semble d'évidence. Entre le monde que souhaitait nous donner à voir le musée de Champlitte à travers la salle des âges de la vie, à sa création en 1980, et celui dans lequel il évolue et que nous avons quotidiennement sous les yeux, il y a eu changement. Dans un essai inachevé sur le romancier Thomas Hardy (1840-1928) Yvonne Verdier note l'originalité du romancier qui décrit l'émergence de la conscience individuelle dans le cadre d'un monde paysan fondé sur la tradition et aux prises avec le progrès, d'une division entre soi et personne sociale (Verdier 1995 : 165). Plus tard, soit aujourd'hui, certains parlent de mutation anthropologique, d'un profond changement dans les manières de s'organiser et de se manifester du genre humain (Aubert 2004 : 7, Gauchet 2004c : 293). Plus généralement, depuis une vingtaine d'années un certain nombre de recherches qui relèvent des sciences sociales ou de la philosophie ont tenté de penser et de théoriser les spécificités de nos sociétés contemporaines –agrégées sous les termes de seconde modernité, hypermodernité, surmodernité– qui leur semble triplement caractérisées<sup>1</sup>.

1. Sans souci d'exhaustivité. Si les trois caractéristiques que nous allons évoquer sont présentées comme essentielles, elles nous permettent également de mettre en tension le monde dans lequel le musée évolue et dont il souhaite éventuellement parler, et celui, passé, dont il parle en son sein.

Prenons un exemple. Ulrich Beck, sociologue allemand, récuse les catégories – classes sociales, famille nucléaire, division du rôle des sexes – à travers lesquelles ont été pensées les sociétés industrielles pour examiner aujourd’hui la pluralisation des modes de vie, et surtout ce qu’il appelle l’individualisation comme ensemble de transformations à caractère structurel concernant les modes d’encadrement et d’organisation des rapports sociaux. Pour lui l’individu se dégage des cadres collectifs, des assignations de classe et de genre, pour construire sa propre biographie. Loin d’être synonyme de vacuité, l’individualisation est encadrée par des institutions et organisations au sein desquelles chacun est appelé à définir son existence.

« Les chances, les dangers et les ambivalences biographiques, qui auparavant étaient pris en charge par un regroupement familial, dans la communauté locale, en référence à des règles corporatives ou à des classes sociales, doivent désormais être pris en compte, interprétés et élaborés par l’individu seul. Les opportunités et le poids de la définition et de la prise en charge des situations sont transférés à l’individu sans que celui-ci, du fait de la grande complexité des interactions sociales fondant les décisions qu’il a à prendre, ne soit en mesure d’être responsable de l’évaluation des intérêts, de la moralité et des conséquences de ses actes. [...] tandis que les modèles traditionnels contraignent à l’appartenance collective, les exigences d’aujourd’hui conduisent à bâtir et à conduire sa *propre* vie, sous la menace de handicaps économiques. » (Beck 1998 : 21)<sup>2</sup>.

L’attention est portée là sur deux phénomènes également mis en avant par d’autres chercheurs qui souhaitent penser cette seconde modernité :

- le déclin des formes institutionnelles stables et fortes qui donnaient – inculquaient – un cadre de pensée à l’individu, qui le formaient et lui attribuaient une place (Dubet 2002, Gauchet 1998 et 2004c). La société n’est plus conçue comme une totalité préexistante et contraignante, la question même de la notion de société peut être discutée.<sup>3</sup>

2. Sur ces points, on se reportera également à Ulrich Beck 2001.

3. Sur la question de la « société » comme catégorie de pensée du social et les conditions afférentes d’exercice de la sociologie, voir Alain Caillé et Stéphane Dufoix 2004.

- l’espace ou le rôle nouveau de l’individu que ce soit à travers l’analyse de la place de la subjectivité dans la construction de conditions de l’action (Kaufmann 2004), des articulations entre le Soi et la création de relations inter-individuelles (Singly 1996), les nouvelles formes d’organisation du travail (Boltanski et Chiapello 1999, Menger 2002).

La troisième fait pointer est celui de la circulation de personnes et de signes culturels et par conséquent l’impossible homogénéité des sociétés de ce point de vue, ce qui conduit à une rediscussion des conceptions de la culture ou de l’appartenance politique (Appadurai 2001, Urry 1990 et 2005)<sup>4</sup>. « [...] l’État-nation entre dans sa phase terminale » écrit Appadurai (*ibid.* : 55) pour qui nous accédons à un « monde postnational » (*ibid.* : 221).

Mais revenons à Champlitte, à la salle des âges de la vie. Elle s’ouvre sur un cartel qui en indique l’intentionnalité. Il s’agit en ce lieu d’évoquer « les souvenirs des moments principaux qui vont marquer la vie d’un homme du 19<sup>e</sup> siècle », à savoir la naissance et le baptême, la communion solennelle, les fiançailles, la conscription, le mariage, le veuvage, et « tous les souvenirs qui sont liés aux âges de la vie »<sup>5</sup>.

Cette formulation mérite que l’on s’y arrête, tout d’abord parce qu’elle n’est pas sans ambiguïté. On ne sait en effet s’il s’agit pour l’ethnographe, parmi de multiples combinaisons possibles entre ces termes, de mobiliser les souvenirs des personnes rencontrées à propos de moments qu’il juge important, ou d’interroger ces mêmes personnes sur les moments de leur vie qu’elles pensent comme tels. Cette question, au demeurant récurrente dans les façons de faire de l’ethnologie en milieu patrimonial, de la définition des espaces des uns et des autres et de leur recoupement, revêt une importance particulière dans une situation d’enquête où la distance n’est pas fondatrice. En effet le fondateur Albert Demard est issu du monde dont il souhaite parler. Georges-Henri Rivière, alors conservateur du

4. Pour une vue critique de ces analyses de la postmodernité ou de la seconde modernité on se reportera avec profit à Yves Bonny 2004.

5. Toujours selon le cartel. Ceci est repris dans musée Albert Demard, s.d., *Musée départemental d’histoire et de folklore de Champlitte (Haute-Saône)*, s.l.

Musée National des Arts et Traditions Populaires, le qualifie de conservateur de musée, de rassembleur d'objets, d'érudit, d'orateur mais aussi de «paysan des temps traditionnels» (A. Demard 1984: 4). Félicie Demard son épouse, à propos des reconstitutions d'intérieurs de ferme, déclare qu'«on a reconstitué un peu ce qu'on avait vécu mon mari et moi, ça il n'y a pas de doute» (Mailland 1990), l'un des costumes présenté dans la salle des âges de la vie serait celui utilisé par Albert Demard lors de ses activités avec le groupe folklorique de Champlitte. En 1979, Albert et Jean Christophe Demard publient *Les âges de la vie*, travail qu'ils présentent tout à la fois comme un travail sur la mémoire des autres mais aussi sur la leur propre :

«Écrire un livre sur les «Âges de la vie en Franche-Comté», c'est d'abord faire une sorte de pèlerinage dans le temps de notre propre vie. Des personnages et des scènes familières réapparaissent, des souvenirs reviennent. [...] Chacun et chacune fera sans doute la même démarche que nous, car la tradition a un visage; elle est enracinée dans un terroir, mais aussi dans le cœur de tous.» (1979: 5) En un sens l'ethnographe comme ceux qu'il rencontre sont de la tradition incarnée. Un musée en personne...<sup>6</sup>

Ensuite, plutôt que d'évoquer des états durables, la salle porte sur des moments, sur des passages. Ainsi il ne faut pas voir sous le terme «âge de la vie» la situation ou le rôle social du nourrisson, du jeune ou du couple de mariés. Il en est d'ailleurs de même dans *Les âges de la vie* dont le découpage en chapitres s'ordonne autour de «grands moments» –naissance, conscrits, mariage, mort– divisés en d'autres plus petits<sup>7</sup>. Ce sont alors les illustrations qui permettent de «faire voir» les états. Ainsi un tableau d'Édouard Jérôme Paupion (1854-1912) où une veuve manipule une faux, instrument essentiellement masculin (1979: 148)<sup>8</sup>, une photo prise par

6. Ceci renvoie à la remarque faite plus haut sur la question de la distance. Cette absence de distance constitutive introduisant à un régime particulier du musée que nous traiterons, en le comparant avec d'autres cas, dans un travail à venir. Il faut noter là la différence avec Jean Garneret dont le nom est lié à d'autres entreprises ethnographiques et muséographiques régionales de la première moitié du XXe siècle et qui ne travaille pas sur «son monde» même s'il déclare être de la «race des paysans». À notre sens, il faut voir là un élan sacerdotal. Nous reviendrons ailleurs sur ces deux hétérotopies différentes.

7. Avant la naissance, la naissance, le berceau, l'annonce de la naissance, par exemple.

8. Sur la faux, voir Barbe 1998.

l'auteur représentant un couple de vieilles personnes, en bordure d'un champ labouré, leur bigot à la main, avec un chien et une maison en arrière-plan. «Après un long chemin... la paix des humbles!» en est la légende (*ibid.*: 120). Dans ce mode d'approche, ce ne sont pas tant des durées, des âges en tant que mode de structuration de groupes sociaux qui sont évoqués, que l'instant du passage, le moment du rite pour reprendre Van Gennep avec qui la parenté est évidente (1909). Nicole Belmont spécialiste de ce dernier dit comprendre sa notion de passage matériel, sur laquelle est calquée celle de rite de passage, en référence aux pratiques thérapeutiques populaires de passage à travers des trous, comme à Fouvent en Haute-Saône, où l'on faisait passer les enfants à travers le trou d'un mégalithe pour leur donner «le baptême de la pierre» (1986: 18). D'une certaine manière la salle des âges de la vie pourrait être la salle du trou si ce n'est la mort qui fait exception. Tout d'abord l'instant du dernier souffle n'est pas présenté. Ensuite et contrairement aux autres moments, ce n'est ni la ni le mort qui sont évoqués, mais ses conséquences sur le statut social des vivants pour l'une –les habits de deuil, le tablier rouge de la veuve– et ses nouveaux modes de présence parmi les survivants pour l'autre –les mèches de cheveux. «Les portraits évoquant les ancêtres étaient souvent réunis sur la cheminée familiale» écrivent par ailleurs Albert et Jean-Christophe Demard commentant une photo (1979: 143). La salle des âges de la vie serait plutôt la salle du trou et de l'absence.

La troisième réflexion à son propos est qu'elle est évidemment informée par les objets que l'on souhaite y présenter, qui sont liés aux pratiques que l'on veut évoquer. Ces objets, comme leurs supports, ne font pas que soutenir un discours mais possèdent une efficace propre. Une partie d'entre eux, bonnets de baptême ou cheveux du défunt, sont présentés sous vitrine: ce sont «les souvenirs liés aux âges de la vie», «les souvenirs des défunts»<sup>9</sup>. D'autres sont mis en scène autour de mannequins. Sans souci d'exhaustivité peuvent être cités la quenouille qui est le cadeau du fiancé à la jeune fille, l'œuf dans la main du marié et qu'il lancera par-dessus la maison, le tambour et le fusil du conscrit, les costumes que portent les

9. Ce sont les formulations du cartel et du catalogue.



mannequins, et dont certains sont mis en avant : l'aube du baptisé qui se transmet de génération en génération, le tablier rouge signe de veuvage. Le cartel souligne non seulement les « moments importants » mais aussi l'objet-costume, le constituant comme une seconde entrée dans la lecture de la salle : « Le costume traditionnel présenté date de 1860. Il va rapidement évoluer après cette date ». Cette installation de la salle sur les âges de la vie est aussi une occasion pour exposer les costumes traditionnels.<sup>10</sup>

La formulation du cartel – « la vie d'un homme » – tout comme la présentation muséographique tendent à donner une image unifiée des façons de faire et à constituer le personnage-mannequin comme un type de comportement associé à un moment ou un état – pour la veuve. Il y aurait une façon unique d'être veuve ou d'être fiancé dans un monde sans singularités<sup>11</sup>. À ceci correspondent d'une part les formulations du livre de Albert et Jean-Christophe Demard, mais qui ne leur sont pas propres<sup>12</sup> : « Dans le sud du Jura (1820), la sage femme [...] » (9), « Dans le Pays de Montbéliard (1880), la mère [...] » (9). La mère ou la sage femme sont bien là des personnages cristallisés par une opération de localisation où le cadre spatial devient le seul élément de variabilité du comportement. D'une certaine manière c'est à l'idée d'une insularité à laquelle nous avons à faire. (Lévi-Strauss 1987)

Cette unification de la vision des âges de la vie renvoie aussi à la façon dont sont parfois – au-delà de l'entreprise chanitoise – pensés, pour cette période, le fonctionnement des rapports entre individus et collectif, les relations entre existence sociale singulière et appartenance à des collectifs. Le rapport peut par exemple être décrit comme normatif, le collectif délivrant les comportements autorisés. Ainsi pour Eugen Weber, qui dans son livre s'intéresse au même monde que ce musée et utilise entre autres sources les textes des folkloristes<sup>13</sup>, la famille englobe l'individu et subordonne ses intérêts, il n'y aurait pas de place pour des destins singuliers dans la société rurale d'avant la modernisation :

10. Voir Jean-Christophe Demard dans ce volume.

11. On pourra sur cette question se reporter à Fabre et Fabre-Vassas 1995 : 25.

12. Voir la partie sur Garneret

13. Beauquier par exemple pour la Franche-Comté.



< Les souvenirs des défunts. Cliché Musée Départemental A. et F. Demard.

< Les personnages de la salle des « âges de la vie ». Cliché Noël Barbe

« Les familles, bien sûr, avaient le plus souvent le dernier mot – ou le premier. On épousait une famille, non une femme ou un homme. Comme l'exprime bien le parler paysan, on se mariait « dans une famille », et c'était aussi les familles qui se mariaient » (1983 : 249).

Les valeurs semblent s'imposer à tous sans discussion et sans écart :

« L'intérêt de la famille et les idéaux collectifs déterminaient de façon très nette ce qui faisait un bon mari ou une bonne épouse, – de façon très nette, mais également fortement suggestive et restrictive, aussi longtemps qu'ils exercèrent leur emprise. » (*ibid.* : 252)

3. Voici donc le musée, s'il souhaite s'intéresser au monde qui l'entoure, aux prises avec un changement d'objet empirique. D'un côté il renvoie à un monde passé où les individus sont caractérisés par l'appartenance à des classes régies par des principes d'équivalence, gouvernant les comportements et assignant les identités. D'une certaine manière ceci évoque, peut-être en en durcissant le trait, les dispositifs disciplinaires de Michel Foucault (1972, 1975), en tous cas un monde sans subjectivité, ni pluralité. De l'autre côté, à travers les processus d'individuation et de désinstitutionnalisation, les êtres humains contemporains sont caractérisés comme des êtres autonomes, acteurs de la construction de leurs biographies. Comment alors tout à la fois approcher et rendre compte des différentes façons d'être veuve ou fiancés ? Au-delà de cette pluralisation des façons de faire, la question même des « moments qui marque la vie d'un homme » peut aussi être posée. Parfois, plutôt que de prendre la forme du rite, ces moments sont décrits comme une expérience inaugurale, quelquefois de rencontre avec l'autre par le déplacement, qui conduit à une bifurcation dans la façon de conduire sa vie.<sup>14</sup>

14. Il y a là une parenté qui se dessine entre des récits recueillis auprès d'habitants de la Haute-Saône et l'expérience religieuse telle qu'elle est analysée par Michel de Certeau. « Aussi est-il plus exact de caractériser l'expérience par un dépassement. Elle témoigne d'une dénivellation du sol, plutôt qu'elle n'en représente un dessous. C'est un pas en avant, proportionné au pas qui précède (et donc indissociable d'une rupture et, tout à la fois, d'une dépendance par rapport à ce dont on s'éloigne). Il indique un changement de route. » (2005 : 183). On se reportera aussi à Michel de Certeau 1988 : 27 sq.

Ceci ne signifie pas pour autant la disparition des institutions totalitaires, ni qu'il faille durcir à l'extrême cette opposition. Si, par exemple, sous la plume d'Eugen Weber, la répartition des rôles masculin et féminin paraît extrêmement rigide et générale – à la femme la cuisine, l'entretien de la maison, l'entretien du linge, la charge des enfants et le soin du bétail (1983 : 255) –, sur ce dernier point Martine Segalen (1980) note plutôt une certaine interchangeabilité selon les régions et interroge la constitution des folkloristes en source alors qu'ils ne voient la vie familiale qu'à travers le prisme des moments rituels. Sur la question de l'identité, durant le débat suivant son intervention au séminaire dirigé par Claude Lévi-Strauss en 1974-1975, Françoise Zonabend répond tout à la fois :

« C'est le groupe, la parentèle, qui à chaque fois assigne l'identité. » (Lévi-Strauss 1987 : 285)

« Certes, il [l'individu] est l'objet de la manipulation du groupe, mais dans un certain nombre de cas, il peut le manipuler. Il peut revendiquer son sobriquet, il peut revendiquer un certain nombre de prénoms. Ce que j'ai voulu montrer c'est la complexité de ces nominations qui sont manipulées par les autres, et parfois manipulés par le bénéficiaire lui-même. Lorsque quelqu'un s'affirme avec son sobriquet, c'est sans doute parce qu'il veut s'affirmer comme un membre du groupe. Il n'attend pas qu'on lui donne son identité, il la revendique lui-même. Ce sont des cas rares mais qui se présentent. » (*ibid.* : 284).

Quant à l'expérience par la rencontre de l'autre<sup>15</sup> que nous évoquions en nous référant à Michel de Certeau, il faut rappeler que celui-ci l'emploie à propos des mystiques des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. À propos d'une autre période historique, le monde hellénistique et romain, Michel Foucault s'interroge sur la réalité « d'une poussée individualiste et du processus social et politique qui aurait détaché les individus de leurs appartenances traditionnelles » (1984 : 58) et propose de distinguer sous le terme individualisme trois choses dont les liens ne sont ni constants ni nécessaires : la valeur absolue et singulière attribuée à l'individu, la valorisation de la vie privée, les rapports à soi (1984 : 59).

15. « La « révolution » par autrui » dit joliment Petitdemange 1999.

S'il s'agit de ne pas durcir et simplifier une opposition entre un monde qui serait sans individualité et un autre sans groupes constitués, il convient cependant pour le musée de prendre acte de ces nouvelles façons d'articuler appartenances et formes d'individualisme.

## 2. Type et acteur

1. Si le monde dans lequel évolue le musée a changé, les disciplines avec lesquelles il passe habituellement alliance (histoire et ethnologie) se sont également transformées, autre évidence. Il s'agira là d'évoquer, en rapport avec les questionnements précédents, l'un des points de discussion, les réexamens de la place de l'acteur social au sein de la discipline historique<sup>16</sup>.

Sans remonter aux années cinquante où l'accent est mis sur les phénomènes macro-économiques, les structures sociales, les tendances séculaires et leurs relations avec des phénomènes de conjoncture, arrêtons-nous sur l'histoire des mentalités que Jacques Revel définit de la façon suivante : « L'histoire des mentalités privilégie le collectif sur l'individuel, les processus culturels impersonnels par rapport à la culture des auteurs et des œuvres, privilégie le psychologique sur l'intellectuel, privilégie l'automatique sur le réfléchi » (1985). Les acteurs disparaissent, l'action face aux représentations inscrites dans la longue durée, est conçue comme déterminée, informée par celles-ci. Dans le travail de l'historien action et acteurs sont recouverts par les représentations dont ils deviennent des indices.

Depuis les années 1970 un tel paradigme est largement discuté. Acteur de la micro-histoire, Carlo Ginzburg, en 1976, dans son travail sur l'univers de Menocchio, meunier du Frioul au XVI<sup>e</sup> siècle, se démarquant des grandes entreprises d'histoire quantitative, tente, par un travail construit sur le récit d'une existence individuelle, de reconstituer un fragment de la « culture populaire ». Il défend, en action pourrait-on dire, l'apport de l'étude biographique d'individus

16. Il faut rappeler que le Musée Départemental A. et F. Demard s'est caractérisé comme un musée de folklore et d'histoire.

même atypiques. Cette tentative s'appuie sur une conception souple de la culture comme une cage flexible dans laquelle peut s'exercer une « liberté conditionnelle » et dont on ne sort qu'au prix d'une rupture de communication. Il s'interroge sur la méthode employée par Lucien Febvre qui, de son enquête sur Rabelais, élargit les résultats jusqu'à en faire la « mentalité collective » « des hommes du XVI<sup>e</sup> siècle » (1980 : 19). C'est sur ces questions de l'emploi abusif de la qualification – par une opération de généralisation – de telle ou telle société par une mentalité et de la minimisation des variations individuelles que portera la critique de Llyod (1996). C'est la même analyse que l'on peut appliquer à la salle des âges de la vie mais aussi à d'autres entreprises comme les recherches sur l'architecture rurale qui constitue l'objet d'un autre musée régional d'ethnographie. Jean Cuisenier, dans son entreprise connue de *Corpus de l'architecture rurale française*, range les maisons en genre, en type et en variante selon des critères morphologiques, comme dans l'analyse des contes pratiquées par Aarne et Thompson, ou Delarue et Tenèze<sup>17</sup> où le contenu est découpé en unités sémantiques, dont les rapports sont analysables en terme de structure et dont les constellations indiquent la géographie mentale propre à tel groupe. Marie Pascale Malle dans un travail de recherche sur les maisons du Nord des Alpes montre qu'à des distributions de pièces similaires ne correspondent pas nécessairement des systèmes de circulation identique, et de conclure que l'on ne peut se contenter de typologie de plan et qu'il faut s'intéresser au fonctionnement de la maison (1987 : 64), par conséquent à la façon dont les occupants définissent en pratique la maison qu'ils habitent. Ce qui signifie qu'approcher l'habiter ne peut se réduire à une entreprise typologique, qu'il n'y a pas correspondance nécessaire entre formes architecturales et pratiques qui s'y déroulent, qu'on ne peut généraliser à partir de là. Le type ne peut être le seul acteur du théâtre de la représentation du passé ou du présent... à moins que l'on ne souhaite conduire un long monologue où seul celui qui l'installe prend la parole. Le type ne peut faire représentation.

17. Le rapprochement est fait par Jean Cuisenier (1987).

Si Ginzburg met l'accent sur la composante rationnelle du comportement (1980 : 19), Roger Darnton, sur un autre front de la discussion, met en avant la nécessité d'être attentif, comme l'ethnologue, aux catégories indigènes que l'on ne peut faire émerger par les seules régularités statistiques :

« Contrairement aux séries de prix de l'économie, aux statistiques vitales de la démographie et aux catégories professionnelles (plus problématiques) de l'histoire sociale, les objets culturels ne sont pas fabriqués par l'historien, mais par les groupes humains qu'il a choisi d'étudier. Ils portent une signification, ils doivent être lus, pas simplement comptés. » (1984 : 240)

Enfin, dernier exemple, Bernard Lepetit, construit un programme de recherche, plus théoriquement durci, en s'appuyant sur les positions des économistes des conventions. De la même manière que ceux-ci prêtent attention à la façon dont les normes se construisent dans l'action et l'interrelation des acteurs, il propose de considérer que la société produit ses propres références – les identités, les liens sociaux, les institutions n'ont pas de nature mais des usages. Les questions de l'histoire de déplacent donc vers les procédures d'accord ou de désaccord entre acteurs<sup>18</sup>.

2. La question de l'acteur ne porte pas seulement sur un changement de l'objet empirique du musée s'il souhaite se déplacer vers le monde contemporain, mais également sur les outils de l'exploration du monde qu'il évoque actuellement. Ce parcours au pas de charge à travers quelques travaux d'histoire qui posent les questions du traitement de la singularité et des catégories indigènes par les historiens, des rapports entre pratiques des acteurs et construction de la société, le montre. Que le musée veuille donc travailler sur le monde contemporain ou sur des mondes passés, il ne peut faire l'impasse, s'il souhaite passer alliance avec des disciplines qui ne soient pas compassées, sur ces changements dans les manières de faire de l'histoire ou de l'anthropologie, sur ces modifications d'outils... même s'il souhaite les discuter.

18. On se reportera à Lepetit 1995 et 1999.

### 3. De nouveaux agencements ?

1. Face à un état du monde qu'il caractérise par un processus d'uniformisation des cultures, Claude Lévi-Strauss, en réponse à une question de Boris Wiseman, prévoit un changement du mode de présence et d'existence de l'objet de l'anthropologie :

« [...] je pense que l'anthropologie a très bien rempli son office pendant, disons, les deux derniers siècles, mais que nous arrivons au moment où plus aucune des expériences humaines qu'il sera possible de connaître ne sera exempte de la contamination occidentale, et donc que ces expériences ne peuvent plus nous instruire sur ce que nous allions chercher auparavant [...] Il y aura de nouvelles différences, mais d'une autre nature [...] Une discipline se formera, consacrée à l'étude de ces différences nouvelles qui se créeront à droite et à gauche, et c'est très bien ainsi, mais ce n'est plus mon problème. Par ailleurs, l'anthropologie se transformera en philologie, en histoire des idées [...] La masse des matériaux anthropologiques qui existent, et qui n'ont jamais été dépouillés ou publiés est immense. » (2004 : 13-14)

D'une certaine manière la même question peut être posée quant à l'objet que se donnent les musées dits « d'arts et traditions populaires ». Ces musées sont-ils destinés à devenir d'histoire, travaillant en mobilisant cette discipline sur une période passée correspondant à celle de leurs collections. Doivent-ils continuer, comme ils le font parfois, l'illustration, dans une perspective essentialiste, d'identités disparues et souvent reconstruites de façon rétrospective par une collecte en urgence – et accompagnée d'un lamento funèbre – de « miettes » – pour reprendre l'expression de Claude Lévi-Strauss – de mondes disparus dont l'énonciation et les locuteurs sont réduits à un rôle documentaire.

2. Bref, leur faut-il traiter d'un monde passé serait ce d'ailleurs au prix de glissements paradigmatiques affectant régulièrement la permanence de ses présentations, ou le musée « de société » peut il avoir un rôle à jouer dans des débats que l'on désigne du même nom<sup>19</sup>.

19. C'est la question que posent dans ce volume Alexandre Delarge à propos de « l'amour des vieux », ou Claire Calogirou à propos de la mise en exposition du skateboard et des relations avec les acteurs de sa pratique.

Ceci supposerait au-delà de ce glissement d'objet, l'instauration d'au moins une sphère de débat autour du mode d'existence de celui-ci, en particulier dans ses relations avec les différents acteurs qui en usent. Restons dans le domaine de la compétence propre du musée, soit un dispositif particulier de sélection et de mise en présence du passé par des objets qui en sont issus ou des artefacts qui y réfèrent. Les acteurs ordinaires – entendons par là ceux qui ne sont pas considérés comme des spécialistes de la « chose patrimoniale » – peuvent, par exemple, juger du caractère plus ou moins « typique » d'une maison désignée comme telle par un musée dont la vocation est de la collecter (Amiotte-Suchet, Barbe, Floux 2006). Que faire d'une telle définition locale de la typicité ou pour le dire différemment de l'attribution concurrente d'une généralité locale et d'une qualité de bon représentant du passé ? Faut-il rester dans une approche typologique dont les critères ont été définis ailleurs ou faut-il, comme nous y incite Darnton, penser que les objets culturels sont fabriqués par les groupes humains étudiés ? Comment faut-il alors travailler ces « écarts réflexifs »<sup>20</sup> et ces formes concurrentes des modes d'élection de la grandeur locale ? Les présenter dans leur ensemble, par un pas de côté qu'opérerait le musée, situant son analyse parmi d'autres ?<sup>21</sup> Par la transformation du musée en espace de débat, en forum ?<sup>22</sup> Il resterait, dans ce dernier cas, à en définir les modalités, en particulier les conditions de participation au débat, son objet, les modalités d'expression, l'audience.

20. J'emprunte cette expression à Raymond Bellour qui, dans un entretien réalisé avec Claude Lévi-Strauss en 1972 pour résumer ce que celui-ci vient de lui dire : « [...] les Grecs faisaient déjà eux-mêmes l'analyse structurale de leur mythologie : le travail que l'analyse accomplit sur des mythes sauvages apparaît à fleur de peau, si je puis dire, dans les mythes grecs. On pourrait aller jusqu'à dire que les mythes eux-mêmes font leur propre analyse structurale [...] » (Bellour et Clément 1979 : 175-176). On se reportera également à Marcel Détiéne (1981 : 190-224) et ce que, prenant appui sur lui, Lucette Valensi dit du statut du témoignage : « [Les témoins] vivent et disent leur expérience, mais ils en fournissent des analyses dont rien n'autorise à dire qu'elles sont inférieures à celles de l'historien. » (1993 : 498).

21. D'une certaine manière, le texte de Joëlle Mauerhan dans le présent volume peut être assimilé à une telle opération. Il s'agit d'ouvrir le dialogue avec les visiteurs des expositions de préfiguration du Musée du Temps, de donner la parole aux usagers, de la faire entrer dans les collections.

22. Sur la tentative d'une telle expérience voir Barbe, Denêtre et Sevin, 2003.

Ce pas de côté entraînerait alors à considérer le patrimoine pour ce qu'il est non comme un contenu mais une pratique sociale, et l'introduction au musée de la pluralité de ces pratiques. Encore nous sommes-nous cantonnés à la question de la qualification d'objets comme patrimoniaux... les « âges de la vie » peuvent ouvrir sur d'autres débats et d'autres enjeux.

#### 4. Lire

Modes de gouvernement d'hommes et de choses qualifiés par le temps, analyse de certains objets contemporains ayant trait à la question de l'âge avec les outils des sciences sociales d'aujourd'hui... c'est finalement sur ces questions qu'ont porté les interventions ici publiées. Leur rassemblement n'a pas vocation à épuiser le sujet, mais souhaite plutôt se placer à différents postes d'observation qui permettent de mettre en tension ce thème des « âges de la vie ».

1. *User des « âges de la vie »*. Mais il fallait tout d'abord tenter de définir ce dont nous héritons. L'appréhension par l'ethnographie des « âges de la vie » a une histoire. C'est dans cette perspective « archéologique » que se situe le texte de Noël Barbe analysant les modalités des enquêtes menées, à l'aide de questionnaires – sur les coutumes de l'enfance et de la jeunesse, du mariage et de la mort –, en Franche-Comté par Jean Garneret (1907-2002), entre 1947 et 1950, en relation avec Arnold Van Gennep et son entreprise de *Manuel de Folklore Français Contemporain*. Dans l'entretien avec Jean-Christophe Demard, conservateur du musée de Champlitte de 1980 à 2002, c'est aussi de cette histoire disciplinaire et des usages de la notion des « âges de la vie » dont il est question mais aussi, et de façon indissociable, des façons de concevoir les relations entre un musée et l'espace qu'il entend explorer. Ce dont nous héritons donc.

2. *Temporalités et identités*. La salle actuelle des « âges de la vie » conjugue des instants particuliers, des statuts, des relations sociales mais aussi l'existence d'un regard rétrospectif qui serait constitutif des « âges de la vie » à travers le récit de soi. C'est

autour de cette question du rapport des identités et des temporalités, au-delà des seuls parcours individuels, que se poursuivent nos interrogations.

Avec les fromagers de fruitière c'est à une profession travaillée par le temps que nous avons à faire, tant parce qu'elle est à une croisée des chemins de son histoire que pour sa qualification patrimoniale. Ces rapports au temps sont revendiqués pour se définir, sans pour autant que les récits de soi ne résonnent de façon uniforme. Face à cette pluralité, et prise dans la demande de construction de l'identité d'une filière, Aurélie Dumain imagine à travers la notion de « figure », un moyen de la « représenter » tout en tentant d'éviter l'unification des temps et des êtres.

Jean-Louis Tornatore explorant « l'espace de la mémoire de la 'Lorraine sidérurgique' » se trouve confronté à la figure du père à travers l'activité militante d'enfants d'ouvriers travaillant à la conservation des traces et sur la mémoire de la sidérurgie disparue. La compréhension de leur engagement passe d'abord par une première clé, celle de la dette, s'acquittant sous les formes de l'activité photographique ou de l'investissement de friches industrielles, avant que l'auteur n'introduise à un déplacement compréhensif vers la « recherche de reconnaissance : se reconnaître soi-même et [demander à] être reconnu ».

Sur un terrain différent, celui de l'andropause, sondant, si je puis dire, les récits de fiction – de Molière à Bazin en passant par Gary – les magazines féminins mais aussi les mots et les silences de ses terrains, Véronique Moulinié nous invite à explorer les changements du regard porté sur la sexualité de l'homme vieillissant, objet de dérision au XVII<sup>e</sup> siècle, prise au sérieux au XX<sup>e</sup> siècle où elle est médicalisée, le « retour d'âge » pathologisé. Dans cette construction de la vieillesse par la médecine, les femmes, jouent un jeu particulier, manipulant la science de leurs corps, de celui des enfants mais aussi des hommes... « Chéri... va consulter ! »

Travailler le temps ou le faire travailler, le transporter ou le traverser, mobiliser différentes temporalités dont celles des corps pour se définir soi et les autres... tels sont quelques-uns des thèmes traités dans cette partie. Invité à dire le temps, les visiteurs du musée du même nom, n'échappent pas à la règle et trouvent là l'occasion de se dire et de dire les autres. Dire c'est-à-dire tout à la fois réfléchir et vouloir être lu. Mission est ainsi donnée au musée écrit Joëlle Mauerhan.

3. *Culture d'âge*. Culture jeune, culture adolescente... autant de qualificatifs, parmi d'autres, diversement publicisés et qui assignent des pratiques à une classe d'âge, ainsi particularisée et constituée en collectif.

Tant Odile Vincent que Christine Castelain-Meunier analysent le rôle de certains objets dans la constitution de l'individu et du lieu où il se situe. La première montre comment l'activité de collection, au moment du passage de la petite enfance vers l'adolescence, permet aux enfants de « négocier » leur propre valeur comme individu, leur place dans le monde au sein d'une échelle des âges. La seconde analyse l'usage du téléphone portable, chez les étudiants, comme un processus d'autonomisation par rapport à la famille, d'intériorisation de normes sociales de comportement, et d'apprentissage de gestion des frontières de l'intime.

Des pratiques qui font l'âge aux pratiques attribuées à un âge, les textes d'Anthony Pecqueux et de Claire Calogirou travaillent différemment cette question des « cultures d'âge ». Tant le rap que la pratique du skate-board sont généralement assignés à un « âge de la vie » particulier, la jeunesse. Mais l'un aussi bien que l'autre accompagnent les individus au-delà de leur jeunesse. Comme le remarque Anthony Pecqueux le rock longtemps considéré comme une musique de jeunes suit ses amateurs dans leur vieillissement. La première génération des pratiquants du skate-board, celle qui a concouru à son introduction en France, non seulement « a majoritairement 'vieilli' » dans la pratique et approche de la quarantaine, mais a de plus le souci d'une transmission de « l'esprit » de cette culture. La même dimension intergénérationnelle est à l'œuvre dans le domaine du rap dont Anthony Pecqueux montre qu'il n'est pas sans relation « avec le patrimoine culturel français », en particulier le genre « chanson française » et une « tradition d'interprétation chansonnière ».

4. *Limites d'âge*. Au-delà du seul vieillissement de la population ou de la diminution de la mortalité infantile, par ailleurs inégalement distribués, certaines situations ou débats contemporains portent, dans le monde occidental, sur des limites, non pas tant parce qu'ils concernent des extensions de la vie à ses deux extrémités – on naîtrait plus tôt et on meurt plus tard –, mais plutôt parce qu'ils portent sur le caractère d'humanité des êtres qui s'y trouvent.

Ainsi certaines pratiques médicales et sociales comme l'échographie, mais aussi les soins donnés à un fœtus malade ou les funérailles de fœtus décédé *in utero* tendent à le faire exister comme une personne, agrégée à la société des hommes, avant même la séparation biologique d'avec la mère. Pour autant, comme l'analyse Bénédicte Champenois Rousseau, cette individualisation et cet attachement précoces du/au fœtus entrent en contradiction avec la pratique d'un avortement possible pour raison médicale jusqu'au terme de la grossesse.

«Témoigner, prendre parti, faire de la sociologie...». Tel est le propos d'Antoine Hennion, intervenant à plusieurs reprises dans le débat public, «sur ce qui ne se pense pas si facilement», l'euthanasie, à la suite de la suppression par un policier retraité de sa femme dont il disait ne plus supporter de la voir souffrir. Ce faisant, il s'interroge, entre autres choses, sur l'ambiguïté de l'usage du mot « dignité » par les partisans du droit à mourir. Renvoie-t-il à une volonté d'inscription dans la loi d'un droit applicable à une sorte de sujet idéal – « un sage, affranchi des instincts de son corps, détaché des vanités de ce monde, revenu des illusions de l'au-delà, décide librement de son dernier instant, assumant son destin » –, fuyant des états alors jugés indignes ? Ou bien s'agit-il de reconnaître une dignité à tout être humain même diminué et affaibli ?

«[...] on voudrait mourir en vie, qu'il n'y ait pas de transition entre le moment de la mort et la période où on est vivant» dit, faisant écho, Régis Aubry, médecin responsable d'un service de soins palliatifs, et acteur du débat sur la fin de vie. À travers les réflexions sur sa pratique, sont mis à l'épreuve une conception de la médecine et de l'humanité, des principes de gouvernement de la fin de vie, ainsi que l'affirmation que ces moments sont de la vie.

Enfin bouclant en quelque sorte la boucle, Alexandre Delarge, à travers son expérience de la mise en place de l'exposition *Amours de Vieux* pose tout à la fois la question du « tabou de l'amour à un âge avancé » qui a conduit à sa faible fréquentation, et celle du rôle du musée dans la pensée et la confrontation de/à la vieillesse.

## Bibliographie

- AMIOTTE-SUCHET Laurent, Noël BARBE et Pierre FLOUX**, 2006, « Pragmatique du fonctionnement d'un musée régional » in: Noël Barbe (dir.), *Qualifications culturelles et inscriptions territoriales*, Besançon : CRDP : sous presse.
- APPADURAI Arjun**, 2001, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la mondialisation*, Paris, Payot.
- AUBERT Nicole**, 2004, *L'individu hypermoderne*, Paris, Érès.
- BARBE Noël**, 1998, *Petites histoires de faux. Rapport de synthèse*, Salins-les-Bains, Musées des Techniques et Cultures Comtoises.
- BARBE Noël**, 2003, « Actions patrimoniales. Introduction », *Les nouvelles de l'Archéologie*, 93 : 5-8.
- BARBE Noël**, Émilie Denêtre et Jean Christophe Sevin, 2003 « Une archéologie des patrimoines », *Journal de l'exposition Patrimoines singuliers*, Musée d'archéologie de Lons-le-Saunier : 1 et 17-20.
- BECK Ulrich**, 1998, « Le conflit des deux modernités et la question de la disparition des solidarités », *Revue Internationale d'Action Communautaire*, 39 : 15-25.
- BECK Ulrich**, 2001 (1986), *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Flammarion.
- BELLOUR Raymond et Catherine CLÉMENT** (dir.), 1979, *Claude Lévi-Strauss. Textes et sur Claude Lévi-Strauss*, Paris, Gallimard.
- BELMONT Nicole**, 1986, « La notion de rite de passage » in: Pierre Centlivres et Jacques Hainard (dir.), *Les rites de passage aujourd'hui. Actes du colloque de Neuchâtel 1981*, Lausanne, L'Âge d'Homme : 9-19.
- BIROT-ALBERT Pierre**, 2000, *Trente et un poèmes de poche*, Caen, Éditions L'Inventaire.
- BOLTANSKI Luc et Ève CHIAPELLO**, 1999, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.
- BONNY Yves**, 2004, *Sociologie du temps présent*, Paris, Armand Colin.
- CAILLÉ Alain et Stéphane DUFOIX** (dir.), 2004, *Une théorie sociologie générale est-elle pensable? De la science sociale. Revue du Mauss*, 24, Paris, La Découverte.
- CERTEAU Michel de**, 1988 (1956), « L'expérience religieuse, 'connaissance vécue' dans l'Église » in: Luce Giard (dir.), *Le voyage mystique. Michel de Certeau*, Paris, Recherches de science religieuse : 27-51.
- CERTEAU Michel de**, 2005 (1969), *L'étranger ou l'union dans la différence*, Paris, Éditions du Seuil.
- CUISENIER Jean**, 1987, « Le corpus de l'architecture rurale française », *Terrain*, 9 : 92-99.
- DARNTON Roger**, 1985 (1984), *Le Grand massacre des chats, attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, Laffont.

- DEMARD Albert et Jean-Christophe DEMARD**, 1979, *La tradition franc-comtoise. Les âges de la vie*, Wettlosheim, Mars et Mercure.
- DEMARD Albert**, 1984, *Un homme et son terroir. 1. Le bourg et le village*, s.l., Joël Cuenot.
- DÉTIENNE Marcel**, 1981, *L'invention de la mythologie*, Paris, Gallimard.
- DUBET François**, 2002, *Le Déclin de l'institution*, Paris, Éditions du Seuil.
- ÉLIAS Norbert**, 1991 (1987), *La Société des individus*, Paris, Fayard.
- FABRE Daniel et Claudine FABRE-VASSAS**, 1995, « Du rite au roman. Parcours d'Yvonne Verdier » in : Yvonne Verdier, *Coutume et destin. Thomas Hardy et autres essais*, Paris, Gallimard : 7-37.
- FOUCAULT Michel**, 1972, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT Michel**, 1975, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT Michel**, 1984, *Le Souci de soi*, Paris, Gallimard.
- GAUCHET Marcel**, 1998, « Essai de psychologie contemporaine. I Un nouvel âge de la personnalité », *Le Débat*, 99 : 164-181.
- GAUCHET Marcel**, 2004a, « La redéfinition des âges de la vie », *Le Débat*, 132 : 27-44.
- GAUCHET Marcel**, 2004b, « L'enfant du désir », *Le Débat*, 132 : 98-121.
- GAUCHET Marcel**, 2004c, « Vers une mutation anthropologique » in Nicole Aubert (dir.), *L'individu hypermoderne*, Paris, Érès : 291-301.
- GINZBURG Carlo**, 1980, *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVIe siècle*, Paris, Aubier.
- KAUFMANN Jean-Claude**, 2004, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin.
- LEPETIT Bernard**, 1995, « L'histoire prend-t-elle les acteurs au sérieux » ?, *Espaces Temps* 59-61.
- LEPETIT Bernard**, 1999, *Carnet de croquis. Sur la connaissance historique*, Paris, Albin Michel.
- LÉVI-STRAUSS Claude** (dir.), 1987 (1977), *L'identité*, Paris, PUF.
- LLYOD Geoffrey E.R.**, 1996 (1990), *Pour en finir avec les mentalités*, Paris, La Découverte.
- MAILLAND Jean**, 1990, *Enquête au musée. La mémoire de Champlitte*, film VHS, Fr3 Nancy-IFP, 13'.
- MALLÉ Marie-Pascale**, 1987, « Maisons du Nord des Hautes-Alpes », *Terrain*, 9 : 60-71.
- MENGER Pierre-Michel**, 2002, *Portrait de l'artiste en travailleur*, Paris, Seuil.
- PETITDEMANGE Guy**, 1999, « Michel de Certeau. La Fable mystique », *Études*, 3903 : 343-356.
- REVEL Jacques, SEGALIN Martine**, 1980, *Mari et femme dans la société paysanne*, Paris, Flammarion.
- REVEL Jacques**, 1985, « Histoire des mentalités » in André Burguère. (dir. *Dictionnaire des Sciences Historiques*, Paris, PUF : 449-456)
- SINGLY François de**, 1996, *Le Soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan.

- URRY John**, 2005, *Sociologie des mobilités. Une nouvelle frontière pour la sociologie?* Paris, Armand Colin.
- URRY John**, 1990, *The Tourist Gaze. Leisure and Travel in Contemporary Societies*, London, Sage Publications.
- VALENSI Lucette**, 1993, « Présence du passé, lenteur de l'histoire », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 3 : 491-500.
- VAN GENNEP Arnold**, 1909, *Les Rites de passage*, Paris, Noury.
- VERDIER Yvonne**, 1995, *Coutume et destin. Thomas Hardy et autres essais*, Paris, Gallimard.
- WEBER Eugen**, 1983 (1976), *La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale (1870-1914)*, Paris, Fayard/Éditions Recherches.